



**HAL**  
open science

# Les maisons des organisations étudiantes en France et en Allemagne

Antonin Dubois

► **To cite this version:**

Antonin Dubois. Les maisons des organisations étudiantes en France et en Allemagne: Un lieu de sociabilité masculine et d'encadrement (1871-1914). Agora débats/jeunesses, 2016. halshs-01455185

**HAL Id: halshs-01455185**

**<https://shs.hal.science/halshs-01455185>**

Submitted on 3 Feb 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les maisons des organisations étudiantes en France et en Allemagne. Un lieu de sociabilité masculine et d'encadrement (1871-1914)

Antonin Dubois,

*Agora débats/jeunesses* 2016/2 (N° 73), p. 35-48.

La vie étudiante implique des déplacements dans différents espaces, privés ou publics : se rendre à l'université, se loger et se restaurer, retrouver des camarades pour aller au théâtre, à une rencontre sportive ou à une fête, et, pour beaucoup, retourner chez leurs parents pendant les vacances. En France et en Allemagne, au XIX<sup>e</sup> siècle, les quartiers universitaires forment le cœur de ces « espaces étudiants ». De nombreuses activités sont développées autour des bâtiments des universités : logements, cafés et restaurants, salles de spectacle, etc. Par exemple, tout au long du siècle, l'habitat des étudiants parisiens se concentre massivement sur la rive gauche (Moulinier, 2002, p. 259-261). Les dirigeants des organisations étudiantes s'efforcent, à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, d'acquérir leurs propres locaux, afin de marquer leur insertion dans ces espaces. Le développement de ces « maisons » est au cœur de toute une série d'enjeux communs aux associations françaises et aux corporations allemandes, et s'avère déterminant pour les formes de sociabilité véhiculées par ces organisations entre les années 1870 et le déclenchement de la Première Guerre mondiale.

Revenir sur les maisons qui constituaient le « cœur » des organisations étudiantes permet d'esquisser une histoire de leur mode de fonctionnement et de leurs activités : tel est l'objectif de cet article. Nous montrerons, dans un premier temps, que les enjeux liés à la possession d'une maison révèlent plus largement ceux qui traversent les organisations étudiantes en France comme en Allemagne. Nous verrons, dans un second temps, comment la possession d'une maison peut aider au renforcement de la cohésion des groupes étudiants, au travers des formes de sociabilité masculine largement communes aux organisations des deux pays.

### **Méthodologie**

Cet article est tiré d'une recherche doctorale en cours sur les organisations étudiantes françaises et allemandes entre 1871 et 1914, qui vise plus particulièrement à montrer les liens entre ces organisations étudiantes et les institutions étatiques et universitaires dans une période marquée par de profonds changements dans l'enseignement supérieur. Nous souhaitons

comparer la place, le fonctionnement et les actions de ces organisations étudiantes des deux pays, très différentes les unes des autres, dans ce contexte de transformations importantes.

L'analyse est basée sur un premier dépouillement archivistique mené dans six universités, choisies pour leur diversité, afin de rendre compte du paysage universitaire national : Heidelberg, Fribourg-en-Brisgau et Bonn pour l'Allemagne ; Paris, Lille et Montpellier pour la France. Le choix de Paris s'est imposé, car l'université de la capitale était incontestablement la plus importante du pays. Montpellier et Lille présentent deux situations différentes : la première, restée longtemps prestigieuse grâce à sa faculté de médecine, est en déclin relatif à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle alors que la seconde, au contraire, est en expansion. Nous verrons que les associations étudiantes de ces deux universités provinciales n'ont presque rien à envier, pour la question qui nous occupe ici, à leur homologue de la capitale. En Allemagne, l'éclatement du paysage universitaire rend le choix d'unités de comparaison plus difficile du fait de la relative similarité de nombreuses universités. Les trois villes choisies sont de petite ou moyenne taille, Berlin devant être intégrée dans une prochaine étape de notre recherche pour inclure une université de taille importante. Heidelberg est la ville incarnant le romantisme étudiant du XIX<sup>e</sup> siècle ; malgré la taille modeste de l'université, il y existait de nombreuses corporations, certaines parmi les plus élitistes et fameuses d'Allemagne. Fribourg, autre université du Bade, est d'une importance secondaire dans le paysage universitaire. L'université de Bonn, relativement récente à l'époque (puisque fondée par le roi de Prusse en 1818), accueille une large partie des fils de la haute noblesse prussienne – le futur Guillaume II y a étudié et fait partie d'un *Corps*\* à la fin des années 1870.

Les archives sont très diverses mais assez largement communes aux organisations étudiantes des deux pays : journaux, annuaires et autres publications, correspondance (entre organisations ou avec les autorités universitaires).

\* Les *Corps* sont une des différentes formes de corporation étudiante en Allemagne. Les premiers *Corps* furent créés vers 1810. Sous l'Empire, c'est le type de corporation le plus prestigieux et élitiste.

### *Financement et réseaux*

Le processus d'acquisition d'une maison n'est pas le même dans les associations françaises et les corporations allemandes. Ces différences révèlent leur structuration interne et leur mode de fonctionnement général, et en particulier la construction de leurs réseaux, qui est essentiellement autonome et endogène en Allemagne, et davantage tournée vers les institutions publiques et universitaires en France.

En Allemagne, les *Verbindungen*, terme englobant différentes sortes d'organisations étudiantes (les *Corps*, *Burschenschaften*, *Landmannschaften*) et les *Vereine Deutscher Studenten* (VDSt<sup>1</sup>) sont des corporations élitistes et fermées, dans lesquelles on s'engage à vie, et qui s'autofinancent. Les anciens, dits « vieux messieurs » (*alte Herren*), y jouent un rôle central, qui s'accroît toujours plus après 1870. Ils créent des structures autonomes à partir de la fin des années 1890, destinées à resserrer les liens entre membres après la fin des études, mais aussi à faciliter la refondation de leur corporation si celle-ci devait être dissoute faute de membres actifs par exemple. Les organisations étudiantes allemandes ne se tournant jamais vers les institutions publiques pour leur fonctionnement interne, ce sont ces vieux messieurs qui financent l'acquisition d'une maison pour leur *Verbindung*, un tel achat étant alors considéré comme un signe de stabilité de la corporation. Les anciens peuvent être invités ou rendre visite de leur propre chef à leurs jeunes frères d'association (« *Bundesbrüder* »). Selon les auteurs d'un article publié dans le journal national des *Burschenschaften*, l'amour porté à sa corporation serait renforcé grâce à l'identification au lieu commun de la maison<sup>2</sup>. Un membre de la *Burschenschaft Alemannia* de Bonn ne dit pas autre chose lorsqu'il raconte dans ce même journal la fête d'inauguration de leur maison : « Rien n'est plus à même de renforcer [les échanges entre anciens membres et membres actifs] qu'une maison [Heim] confortable à soi<sup>3</sup>. »

En France, au contraire, les associations générales des étudiants (AGE) sont très largement financées par le gouvernement (via notamment le ministère de l'instruction publique), mais aussi par la ville et l'université. À cela s'ajoutent les cotisations des membres

---

<sup>1</sup> Les *Verbindungen* portent des couleurs distinctives (chacune a son code de couleurs), surtout les *Burschenschaften* et les *Corps*, des corporations très élitistes. Les VDSt sont des corporations dites « noires », car elles ne portent pas de couleur. Les premiers VDSt et leur alliance nationale, le *Kyffhäuser-Verband*, furent créés en 1881 à la suite des publications antisémites de l'historien Heinrich von Treitschke. Les membres des VDSt se donnent pour but de lutter contre les « influences » juives et cosmopolites parmi les étudiants et plus généralement à l'université.

<sup>2</sup> « An Herrn Timotheus Redlich in Chikago. Ein Brief über Burschenschafts- und Korpshäuser », *Burschenschaftliche Blätter*, 1<sup>er</sup> septembre 1887, *Heft* 17, p. 278-279.

<sup>3</sup> « Bonn », *Burschenschaftliche Blätter*, 15 juin 1887, *Heft* 12, p. 184.

honoraires. L'Association générale des étudiants de Paris (AGEP) est en cela exemplaire. Peu de temps après sa fondation en 1884, elle acquiert des locaux au 41-rue des Écoles, puis le bâtiment voisin au 43. Dès 1890, les dirigeants tentent de lever des fonds pour la construction d'une maison propre à l'AGEP. Cependant, ce n'est qu'en 1910 que la maison des étudiants parisienne est inaugurée, après plusieurs années de travaux. Sa construction a été rendue possible grâce à une subvention gouvernementale de 200 000 francs en 1907 et au don du terrain par la ville de Paris. Les membres honoraires, représentants de l'élite intellectuelle et politique, et les étudiants se réunissent à l'occasion de la fête célébrant cette subvention, lors de l'inauguration de la maison trois ans plus tard, comme, de manière plus générale, lors des nombreuses soirées et cérémonies organisées par l'AGEP. Parmi eux, on peut citer Ernest Lavisse, Louis Liard, Émile Loubet<sup>4</sup>, les doyens des facultés parisiennes ou encore quelques anciens de l'association. En 1913, le ministère de l'intérieur accorde à l'AGEP une nouvelle subvention de 200 000 francs pour éponger les dettes liées aux travaux et à l'aménagement de sa maison. À Lille, l'histoire est plus tragique. Le recteur de l'université, Georges Lyon, reçoit de la Compagnie du chemin de fer du Nord un dédommagement de 50 000 francs en 1905, à la suite du décès de son fils dans un accident de train. Il offre alors la totalité de cette somme à l'Union des étudiants de l'État (UEE), l'organisation étudiante lilloise dont il est membre honoraire, afin qu'elle puisse construire sa propre maison, qui est inaugurée en 1907 (Condette, 2007).

Il faut parfois plusieurs décennies aux organisations étudiantes pour obtenir réellement leur maison. En Allemagne, ce mouvement de construction ou d'achat se développe dans les années 1880. Il faut préciser qu'il était de facto impossible pour les corporations de posséder une maison avant 1871, du fait de la répression politique qu'elles subissaient depuis le début du siècle. Les membres se réunissaient alors dans des brasseries ou restaurants – pratique qu'ils n'abandonnent pas par la suite. Le mouvement d'acquisition de maisons est plus ou moins rapide selon les villes. La Suevia de Heidelberg est le dernier Corps de cette ville à acquérir sa maison, en 1885. Au contraire, le Corps Suevia de Fribourg est la première corporation à posséder sa maison en 1888<sup>5</sup>. Les organisations fondées plus tardivement essaient donc d'acquérir au plus vite leur propre maison, afin de paraître plus légitimes. Par exemple, le VDSSt

---

<sup>4</sup> Ernest Lavisse, professeur d'histoire à la Sorbonne, directeur de l'École normale supérieure à partir de 1904 ; Louis Liard, grand réformateur de l'enseignement supérieur en France, vice-recteur de l'académie de Paris ; Émile Loubet, président de la République française de 1899 à 1906.

<sup>5</sup> L'homonymie de ces deux *Corps* n'indique en rien le fait qu'ils soient alliés, aient des membres en commun ou possèdent les mêmes statuts. Ce n'est de fait pas le cas. De nombreuses corporations possèdent des noms identiques.

de Bonn, fondé dans un café en 1882, emménage dans sa première maison dès 1896. Il avait pourtant dû, faute de membres, suspendre ses activités durant trois ans dès 1883, et demeure au tournant du siècle d'importance secondaire au sein de l'alliance nationale des VDSSt (*Kyffhäuser-Verband*). En France, si la première AGE de Montpellier acquiert sa maison en 1890, trois ans seulement après sa création (c'est la première AGE à posséder sa maison), l'AGEP et l'UEE ne peuvent faire construire leur « maison » au sens strict du terme et y emménager qu'environ vingt-cinq ans après leur création – surtout faute de fonds. Cependant, elles louent dès leur fondation leurs propres immeubles (qu'elles appelaient déjà parfois leurs maisons) et n'avaient donc pas à en changer régulièrement. Leur situation était ainsi bien plus confortable que celle d'associations plus marginales, tel le Groupe des étudiants collectivistes de Paris, qui a dû changer plusieurs fois de siège tout au long de son existence, se réunir dans des cafés, librairies (dont celle de Charles Péguy) ou louer des locaux modestes, et bien souvent dépenser de fortes sommes pour organiser des conférences à l'Hôtel des sociétés savantes, faute de posséder un lieu adéquat (Bouneau, 1992).

### *Se donner à voir*

Posséder ses propres locaux, et surtout sa maison, est lié à un autre enjeu : c'est un signe de légitimité et de prospérité pour les organisations étudiantes, et un moyen de montrer et de renforcer leur implantation dans le quartier universitaire.

En France, les maisons peuvent jouer un rôle attractif pour les étudiants qui n'ont pas encore rejoint l'AGE, en symbolisant la stabilité de l'organisation qui en est propriétaire face à des organisations formées plus récemment qui ne possèdent que des locaux précaires ou temporaires. Les AGE se donnent pour mission de représenter tous les étudiants, d'où l'appellation générale de « maison des étudiants ». En Allemagne, la légitimation des corporations étudiantes par le régime impérial leur permet de s'implanter plus durablement dans la vie étudiante après 1871. Posséder la plus imposante maison entre donc en jeu dans la concurrence entre les différentes corporations d'une même université, surtout dans des petites villes comme Heidelberg ou Tübingen. Le terme général de « *Verbindungshaus* » (maison de la corporation) est donc parfois remplacé par le nom de la corporation elle-même : par exemple, la maison de la Burschenschaft Frankonia est la *Frankenhaus*.

En France, la légitimité des AGE est, comme nous l'avons vu, assurée grâce aux contacts avec les institutions publiques. La possession de sa propre maison dans le quartier universitaire par l'AGE devient un argument mis en avant par les étudiants comme par les

autorités universitaires pour garantir l'attractivité de l'université. Ainsi, les étudiants de l'UGEM reconstituée publient en mars 1912 un appel aux donations pour la construction de leur hôtel, afin d'attirer plus d'étudiants à l'université de Montpellier, en perte de vitesse face à Toulouse ou Bordeaux. Dans une brochure présentant l'ensemble des cursus proposés, publiée par l'université de Lille, parue vers 1910 et adressée aux futurs étudiants et à leur famille, il est indiqué que « les familles se préoccupent légitimement des conditions matérielles et morales dans lesquelles leurs enfants doivent se trouver pendant leur séjour près de l'Université. À cet égard, Lille, avec sa confortable maison des étudiants (Fondation Lyon), centre d'une vie commune intelligente et saine, se présentera sous un aspect tout à fait privilégié<sup>6</sup> ».

Les maisons occupaient donc une place centrale dans la vie des organisations étudiantes françaises et allemandes. Les organisations ne pouvaient qu'être renforcées par la possession d'un local « à elles », par rapport à de simples réunions dans un lieu ouvert et public. Acquérir une maison leur permet de s'implanter durablement dans la ville et notamment dans le quartier universitaire. Cette volonté de s'afficher se retrouve dans bien d'autres pratiques des étudiants membres d'une organisation, par exemple par le port d'insignes dans l'espace public. Les corporations allemandes comme les *Burschenschaften*, les Corps ou les *Landmannschaften* dénommées « *Couleurverbindungen* », portent un ruban en écharpe autour de l'épaule (le Band) et une casquette aux couleurs de leur organisation, tant pour aller à l'université que pour les fêtes, alors que les membres des AGE ne peuvent porter leurs insignes (rubans, rosettes) que lors des fêtes officielles. Autre symbole, un drapeau flotte sur le fronton de la maison et est porté fièrement au premier rang de toutes les manifestations publiques.

Cette visibilité implique un encadrement des membres de ces organisations – il faut être vu positivement par les autorités universitaires, politiques et policières –, une régulation de leur vie sociale, dont nous allons maintenant présenter certains aspects.

## OCCUPER SA MAISON

Les maisons permettent aux organisations étudiantes, et plus exactement à leurs dirigeants, de symboliser et de renforcer la cohésion interne du groupe. Elles servent de lieu de rassemblement aux étudiants membres, mais aussi aux anciens et aux membres honoraires, tant

---

<sup>6</sup> Archives départementales du Nord, 2T744.

pour des activités sérieuses (bibliothèques, salles de travail, conférences) que festives ou de relaxation. Les formes de sociabilité de la bourgeoisie masculine promues par les organisations étudiantes s'inscrivent concrètement dans leurs murs, en particulier les fumoirs et les salles d'armes.

### *L'exclusion des femmes*

Les locaux d'une organisation étudiante constituent, pour paraphraser l'analyse d'Eric Dunning (1994, p. 377-378) sur le rugby, le « fief » des étudiants hommes, afin de « protéger » leur « masculinité menacée » face à l'arrivée progressive des femmes sur les bancs de l'université, et, plus généralement, pour exercer entre eux toutes sortes d'activités considérées comme masculines : consommation de tabac et d'alcool, pratique de l'escrime et du duel, jeu de billard, etc. La question de la fermeture des organisations étudiantes aux femmes diffère d'une organisation à l'autre<sup>7</sup>. En Allemagne, les *Verbindungen* et les VDSSt sont uniquement masculins ; certains imposent même le célibat à leurs membres durant la période des études. Seule la communauté d'étudiants libres (« *Freistudentenschaft* »), groupement progressiste fondé dans plusieurs universités à partir de la deuxième moitié des années 1890, est ouverte aux femmes.

En France, la situation est plus variée. À Paris, les étudiantes sont acceptées par l'AGEP, mais y sont reléguées au second rang, puisqu'elles ne peuvent (officieusement) pas être élues au comité, c'est-à-dire accéder aux postes de responsabilité. L'association de la capitale fait malgré tout figure d'exception : bien souvent, les AGE de province, comme à Lille, Rennes, Nancy ou Montpellier, interdisent aux femmes de rejoindre l'association et même de pénétrer dans leur local. L'article 32 des statuts de l'UEE de Lille de 1882 le dit clairement : « L'entrée de la Société est interdite aux femmes<sup>8</sup>. » Parmi les organisations créées dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, la situation varie : ainsi, à Paris, l'Association corporative des étudiants en médecine ne fait aucune mention du sort réservé aux femmes (statuts de 1902), celle de droit, malgré sa tendance réactionnaire (beaucoup de ses premiers dirigeants sont également à l'Action française), accepte quant à elle les étudiantes (statuts de 1910).

---

<sup>7</sup> L'exclusion des juifs et/ou des étrangers est également une réalité dans plusieurs organisations étudiantes (surtout en Allemagne). Il n'est cependant pas possible de développer cette question dans le cadre de cet article.

<sup>8</sup> Union des étudiants de l'État, *Statuts*, Lille, 1882, p. 15.

Cette exclusion totale ou partielle, ainsi que l'augmentation progressive des effectifs féminins, notamment à partir du tournant du XX<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>, explique la création d'organisations d'étudiantes. En Allemagne, les universités de Heidelberg et de Fribourg sont les premières à ouvrir officiellement « l'immatriculation » aux femmes, au semestre d'été 1901. À Heidelberg, une première organisation d'étudiantes est fondée dès le semestre d'hiver 1901-1902, la *Vereinigung studierender Frauen* in Heidelberg, qui devient Organisation der Studentinnen Heidelbergs en 1904 ; une association similaire est créée en 1907 à Fribourg. La première association étudiante féminine française est fondée à Paris en mars 1901, suivie par l'association générale en avril 1910 (Condette, 2003). Une même association générale est créée à Lille, également vers 1910, et soutenue par le recteur Georges Lyon.

Ainsi séparés des femmes, les étudiants peuvent profiter dans la maison de leur organisation de nombreuses formes de sociabilité masculine. Nous allons nous concentrer sur l'une d'entre elles, typique de cette période, l'escrime et le duel, avant d'évoquer plus brièvement les pratiques festives et la consommation d'alcool.

### *Escrime et duel*

Escrime et duel sont liés à cette époque non seulement parce qu'ils consistent tous deux en un affrontement, le plus souvent à la rapière ou au fleuret, mais surtout parce qu'ils sont pratiqués par des personnes de même catégorie sociale et qu'ils illustrent les codes de l'honneur et de la virilité au sein de la bourgeoisie européenne du XIX<sup>e</sup> siècle (Frevert, 1991 ; Nye, 1993).

En Allemagne, le duel étudiant, fortement codifié, est appelé « *Mensur* » et non simplement « *Duell* ». Si les *Landsmannschaften* avaient déjà contribué à la ritualisation du duel étudiant au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, cette pratique très réglementée s'institutionnalise dans toutes les corporations étudiantes (sauf catholiques, du fait de la condamnation du duel par l'Église) à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et atteint son paroxysme sous l'Empire wilhelminien. Les règles sont très pointilleuses : selon les causes du duel, on ne se bat pas de la même manière, ni avec les mêmes armes, ni pendant la même durée. Par exemple, le texte de 1886 réglementant les duels entre les Burschenschaften Allemannia et Frankonia de Heidelberg comporte cinquante-six articles détaillant précisément le déroulement du combat et le rôle de chacun des protagonistes, des duellistes à l'arbitre, en passant par les seconds ou le médecin. Y

---

<sup>9</sup> Pierre Moulinier (2012, p. 108) dresse un tableau des effectifs des étudiantes à Paris entre 1882 et 1914 : il y a par exemple 195 étudiantes françaises et étrangères en 1889-1890 contre 401 en 1900-1901 et 2 197 en 1913-1914.

sont également listées les injures pouvant conduire au duel : blesser l'honneur d'un *Bursche* est la première d'entre elles. Cependant, des affrontements entre deux corporations, appelés « *Pro-Patria Suiten* », sont régulièrement organisés, sans autre raison que de défier les capacités de l'adversaire à la rapière (c'est-à-dire son aptitude à défendre son honneur et sa virilité).

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, des salles étaient dédiées à la pratique du duel, mais la répression subie par les corporations<sup>10</sup> entre les années 1820 et 1860 les oblige à organiser leurs rencontres dans des espaces ouverts mais reclus, comme la clairière d'une forêt. La fin de la poursuite des corporations sous l'Empire leur permet de « revenir » dans la ville. Toutes les maisons possèdent leur salle d'armes (« *Fechtboden* ») où se déroule l'entraînement quotidien. Le duel reste durant toute la période dans une zone grise au plan du droit, et occupe régulièrement parlementaires et juristes. La *Mensur* est considérée et présentée par les corporations comme un sport académique et viril. Les étudiants sont de ce fait rarement inquiétés par la justice pour cette pratique. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des mesures sont prises pour éviter les accidents trop graves ou les décès, sans toutefois protéger entièrement le visage, afin de pouvoir laisser apparaître les cicatrices (« *Schmiss* », terme spécifique pour ce genre de balafres, tandis que le mot courant est « *Narbe* »), qui sont traitées de manière à rester apparentes et imposantes le plus longtemps possible. Un bon duelliste est vu comme fort, courageux, maîtrisant son corps et ses émotions et, avant tout, capable de défendre son honneur (Fetheringill, Zwicker, 2011, p. 37-61). Les corporations, dans leur définition et leur pratique de la *Mensur*, lient intimement violences physique et symbolique. La première est confinée dans l'espace privé des maisons, la seconde est par contre visible au quotidien, du fait de l'extrême hiérarchisation du monde étudiant. Toutes les corporations ne reconnaissent pas le droit de duel à tous les étudiants : il faut être reconnu capable de donner satisfaction (être « *satisfaktionsfähig* ») pour avoir ce droit. Le *Band* et les *Schmisse* en sont les marques ostensibles, mais certains sont exclus de ce rituel, et en premier lieu les juifs (Elias, 1989, p. 61-158).

Dans la France de la III<sup>e</sup> République, le duel est également courant, notamment dans les milieux journalistiques et politiques. Si la pratique est répandue parmi les étudiants durant les trois premiers quarts du XIX<sup>e</sup> siècle, elle disparaît progressivement au sein de la « jeunesse des Écoles » après 1870. Deux exemples littéraires peuvent illustrer ce changement. Jacques Vingtras, l'alter ego romanesque de Jules Vallès, se bat en duel dans *Le Bachelier*, dont l'action

---

<sup>10</sup> Les corporations étaient poursuivies certes pour leur pratique du duel, mais plus encore – cela visait tout particulièrement les *Burschenschaften* – pour leurs revendications politiques libérales (l'unification de l'Allemagne en premier lieu).

se déroule vers 1850. Ce n'est au contraire le cas d'aucun des sept protagonistes des Déracinés de Maurice Barrès, jeunes Lorrains étudiant à Paris au début des années 1880. Les étudiants pratiquent cependant très volontiers le fleuret, et l'escrime est favorisée par les associations. Celles-ci veulent de manière générale contribuer à l'éducation physique des étudiants : à l'article 3 de son règlement de 1887, année de sa fondation, l'AGE de Montpellier déclare vouloir « rendre plus accessibles à ses membres les exercices corporels, tels que la gymnastique, l'escrime, etc.<sup>11</sup> ». Comme en Allemagne, chaque maison d'une AGE possède une salle d'armes. L'AGEP, fondée au début de 1884, en propose très rapidement une à ses membres ; dès le mois de mai 1886, le Comité discute d'un éventuel déménagement de la salle d'armes « devenue tout à fait insuffisante, étant donné le nombre de membres inscrits ». En 1907, les rédacteurs du bulletin de l'AGEP affirment que de « tous les groupes spéciaux que comprend l'A., le plus prospère, incontestablement, est notre salle d'armes<sup>12</sup> ». Dans les dernières années précédant la Première Guerre mondiale, des concours sportifs sont organisés dans le cadre des congrès nationaux des AGE, dont des tournois d'escrime, comme lors de l'inauguration de la maison de l'AGEP en 1910.

Les organisations étudiantes, en France notamment, contribuent, surtout après 1900, au développement du sport. Les AGE organisent ou participent à des tournois de football ou de tir, à des courses à pied ou à vélo et sont parfois alliées aux premiers Sporting Clubs universitaires. En Allemagne, les corporations restent souvent sceptiques : le tennis ou le football sont « trop anglais » et seuls la gymnastique et le duel sont des activités « allemandes » et viriles. C'est alors la *Freistudentenschaft* qui contribue à populariser le sport auprès des étudiants.

### *Fêtes et consommation d'alcool*

La *Mensur* n'est pas la seule pratique ritualisée des corporations allemandes. La consommation d'alcool se déroule à intervalles réguliers, lors de la *Kneipe*<sup>13</sup>, à laquelle il est obligatoire d'assister, selon un cérémonial précis. Le « livre de règles de la bière » (*Bierkomment*), de la Burschenschaft Allemannia de Heidelberg comprend quelque 123 articles. Y sont détaillés entre autres le moment où peut avoir lieu la *Kneipe*, le rôle et la place de chacun, quelle quantité de bière il faut boire, quels chants sont autorisés. Avant de posséder

---

<sup>11</sup> Association générale des étudiants de Montpellier, Règlement, Montpellier, 1887, p. 5.

<sup>12</sup> Citations tirées de l'*Université de Paris. Bulletin de l'Association générale des étudiants de Paris*, respectivement des numéros du 31 juillet 1886 et de février 1907.

<sup>13</sup> Il n'existe pas, dans ce sens, de terme équivalent en français pour « Kneipe », qui désigne à la fois le lieu et la cérémonie et qui signifie aujourd'hui dans le langage courant « bar ».

leur maison, les corporations devaient se retrouver dans des brasseries. L'entre-soi se renforce donc encore à partir des années 1880 lorsqu'elles acquièrent progressivement toutes leur propre local. La décoration est souvent particulièrement soignée, les murs sont recouverts des portraits de tous les membres, des insignes, du drapeau, etc.

Il n'existe pas de tels rituels chez les étudiants français. De nombreuses fêtes, réunions amicales, soirées théâtrales ou musicales et autres réceptions sont organisées dans les maisons des AGE ; les membres s'y retrouvent autour d'un punch, une des boissons typiquement estudiantines de l'époque. Les maisons des AGE possèdent souvent leur propre café, avec son gérant extérieur à l'association. Si la consommation d'alcool peut y être importante, elle n'a cependant pas le rôle socialisateur et éducatif qui lui est explicitement attribué dans les corporations allemandes, où les beuveries sont telles que la *Freistudentenschaft* se voit obligée de condamner dans ses statuts toute obligation à consommer de l'alcool, et que des associations d'étudiants abstinents sont fondées vers 1900.

La possession d'une maison n'empêche pas non plus les membres de se retrouver dans des lieux publics ; en témoignent les nombreuses soirées organisées dans des cafés, brasseries et autres salles de bal (dont le fameux Bullier à Paris). Lors des grandes fêtes ou commémorations, les étudiants se retrouvent souvent à la maison de leur organisation, avant de rejoindre un théâtre ou un restaurant ou simplement de déambuler dans les rues du quartier universitaire. Si les organisations étudiantes françaises et allemandes programment des fêtes et des rencontres dans des cafés ou des brasseries, ce n'est pas la même chose que la « vie de café » de l'étudiant solitaire, tant décriée tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle en France et qui pousse les autorités politiques et universitaires à soutenir l'associationnisme étudiant à partir de 1880.

## CONCLUSION

Dans un « Appel aux étudiants » publié dans le journal de l'UGEM en décembre 1911, on peut notamment lire : « N'est-ce pas en effet une excellente chose que d'essayer d'arracher le nouvel étudiant à la vie de café qui le guette, en lui apprenant le chemin de cette maison où il pourra connaître, estimer, aimer ses camarades<sup>14</sup> ? » La maison devient un lieu d'encadrement – beaucoup plus fort dans les corporations allemandes (*Verbindungen*) que dans les associations françaises –, d'insertion sociale, un repère dans le quartier universitaire. Les deux articles du

---

<sup>14</sup> Le Comité, « Appel aux étudiants de l'université de Montpellier », *Montpellier-Université*, 15 décembre 1911, p. 4.

journal national des *Burschenschaften* (*Burschenschaftliche Blätter*) cités plus haut ne disent pas autre chose : la maison est à la fois le lieu et le symbole de l'entre-soi des membres de l'organisation.

Escrime et duel, fêtes et consommation d'alcool : nous avons évoqué quelques-unes des activités pour lesquelles les membres d'une organisation étudiante se réunissent dans leur maison. Il y en a cependant bien d'autres : réunions des dirigeants, organisation de conférences et autres débats contradictoires, travail dans la bibliothèque toujours bien fournie, discussion au fumoir, bref tout ce qui compose le quotidien des étudiants. Ces activités renforcent concrètement la cohésion de ces groupes de jeunes hommes promue par les organisations étudiantes, et dont les locaux forment dès lors bien le « cœur ».

Cela ne signifie pas pour autant que les membres des organisations étudiantes s'enferment dans leur maison, nous l'avons dit. Bien au contraire, la maison leur permet de s'implanter dans les espaces étudiants qu'ils partent ensuite arpenter : cours ou conférences à l'université, rencontres dans un café ou un restaurant, déplacements en groupe au théâtre ou à l'opéra, marches aux flambeaux – très appréciées des étudiants allemands – dans les rues autour de l'université. Les espaces étudiants dans lesquels s'insèrent les organisations étudiantes sont multiples. Parfois, ils se rendent au-delà du quartier universitaire ; c'est notamment le cas lors de grandes fêtes, au cours desquelles les membres des organisations étudiantes peuvent se montrer. Les étudiants mêlent alors diverses extravagances (marches aux flambeaux ou trajets en bateau, drapeaux en tête, feux d'artifice) à des visites de représentation (surtout en France, où il est de bon ton d'aller saluer les autorités universitaires et politiques).

Cependant, il n'existe pas, avant la Première Guerre mondiale, de stratégie affirmée par les organisations étudiantes pour « contrôler » ces espaces – que ce soit face aux autres organisations ou face aux autorités policières et politiques. Les bagarres entre étudiants sont rarement dues à des oppositions politiques – à l'exception des quelques affrontements entre étudiants monarchistes et républicains en France dans les dernières années avant 1914, qui ne rythment cependant pas le quotidien de la vie universitaire. Si dans leurs journaux les organisations étudiantes les plus légitimes, c'est-à-dire les AGE, les *Verbindungen* et les VDst, se permettent quelquefois de critiquer une réforme universitaire ou un nouveau diplôme, elles ne portent jamais cette (rare) critique dans la rue par des distributions de tracts ou des collages d'affiches, et encore moins en manifestant. Les mouvements étudiants de protestation d'avant 1914 sont encore sporadiques et très faiblement encadrés, ce qui changera progressivement durant l'entre-deux-guerres. Mais il ne faut pas oublier que la contestation n'est absolument pas le but premier des organisations étudiantes les plus légitimes comme celles que nous venons

d'évoquer, qui représentent la quasi-totalité des organisations existantes. Si progressivement la plupart de ces dernières décident de défendre les « intérêts corporatifs » des étudiants, elles souhaitent le faire en tant qu'institutions pleinement insérées dans le régime politique en place. Ces réformes doivent servir la République ou l'Empire et non les remettre en cause<sup>15</sup>, car elles sont portées par des étudiants qui se voient comme les « hommes de demain », comme en témoigne l'ensemble des conférences organisées par les organisations étudiantes (sur l'enseignement supérieur, la vie étudiante, le droit, la littérature, les sciences, etc.) dans leurs maisons.

## **BIBLIOGRAPHIE**

BOUNEAU M.-C., « Élités étudiantes et socialisme : le groupe des étudiants collectivistes de Paris à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », in Guillaume S. (dir.), *Les élites fin de siècle. XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Actes de la journée d'étude du 31 janvier, Éditions de la maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine, Bordeaux, 1992.

CONDETTE J.-F., « “Les Cervelines” ou les femmes indésirables. L'étudiante dans la France des années 1880-1914 », *Carrefours de l'éducation*, n° 15, 2003/1, p. 38-61.

CONDETTE J.-F., « Folklore, solidarité et revendications étudiantes : l'Union lilloise des étudiants de l'État de 1881 à 1940 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 86, 2007/2, p. 34-47.

DUNNING E., « Le sport, fief de la virilité : remarques sur les origines sociales et les transformations de l'identité masculine », in ELIAS N., DUNNING E., *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Fayard, Paris, 1994, p. 367-389.

ELIAS N., « Die satisfaktionsfähige Gesellschaft », in ELIAS N., *Studien über die Deutschen*, Suhrkamp, Francfort s/M (Allemagne), 1989, p. 61-158.

FETHERINGILL ZWICKER L., *Dueling Students. Conflict, Masculinity, and Politics in German Universities, 1890-1914*, The University of Michigan Press, Ann Arbor (États-Unis), 2011.

---

<sup>15</sup> L'historiographie des étudiants allemands a même très largement critiqué ce manque d'engagement contre le régime. Voir notamment l'ouvrage de Konrad Jarausch (1982).

FREVERT U., *Ehrenmänner. Das Duell in der bürgerlichen Gesellschaft*, G. H. Beck, Munich (Allemagne), 1991.

JARAUSCH K. H., *Students, Society and Politics in Imperial Germany. The Rise of Academic Illiberalism*, Princeton University Press, Princeton (États- Unis), 1982.

MOULINIER P., *La naissance de l'étudiant moderne (XIX<sup>e</sup> siècle)*, Belin, Paris, 2002.

MOULINIER P., *Les étudiants étrangers à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle. Migrations et formation des élites*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2012.

NYE R. A., *Masculinity and Male Codes of Honor in Modern France*, University of California Press, Oxford (États-Unis), 1993.

## **L'AUTEUR**

Antonin Dubois      antonin.dubois@ehess.fr

Doctorant en histoire à l'École des hautes études en sciences sociales (rattaché à l'IRIS) et à la Ruprecht-Karls-Universität Heidelberg (Allemagne). Sa thèse porte sur les organisations étudiantes en France et en Allemagne entre 1871 et 1914.

Thèmes de recherche : étudiants ; associationnisme ; enseignement supérieur ; construction de l'État-nation ; élites ; socialisation ; sociabilité ; politisation.